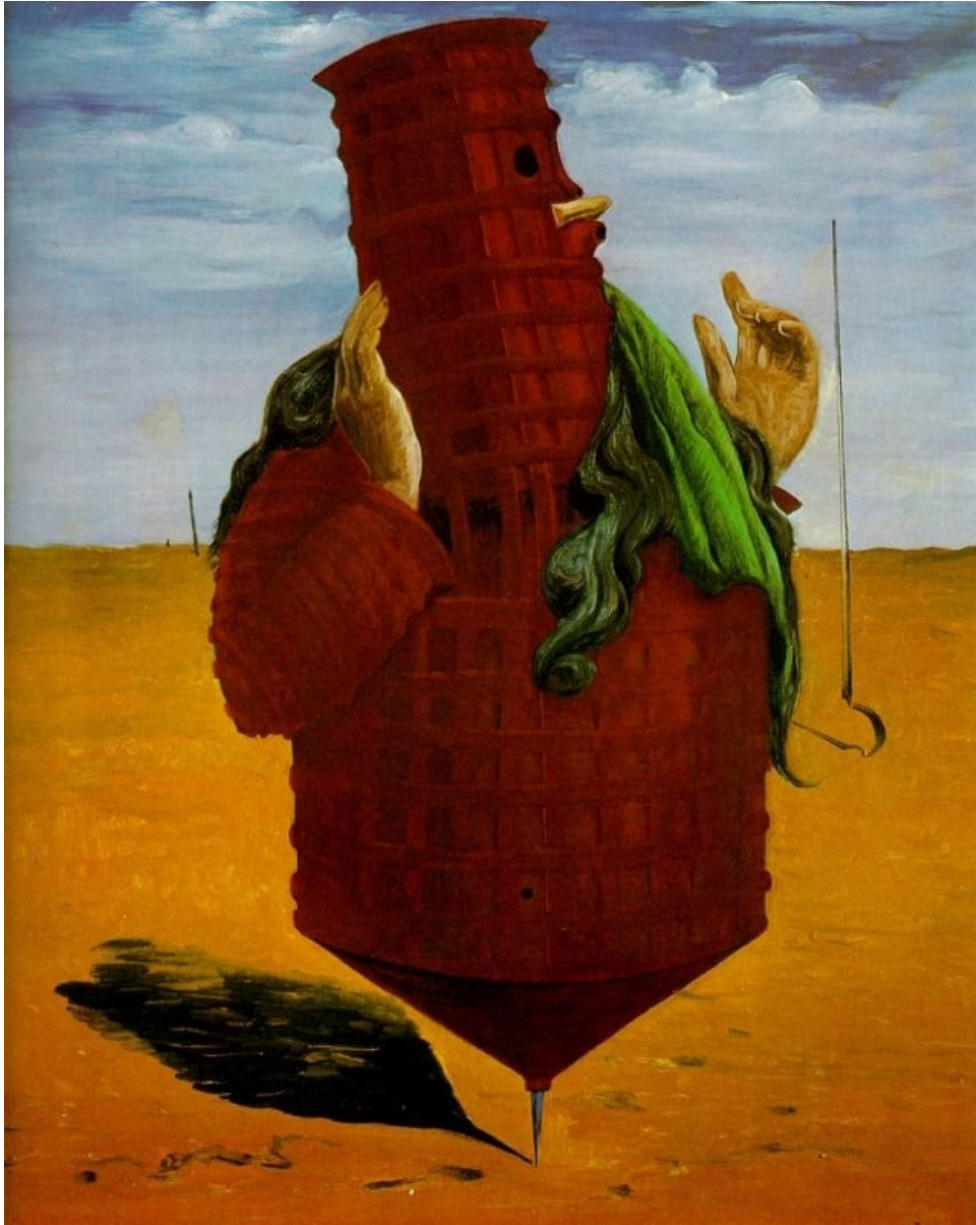


L' « *Im-monde Mondial* »
Selon Granel (suite)



Ubu imperator, Max Ernst, 1923

Nicole Raymondis

« ...une limitation nous commande et, sous peine de folie, d'errance interminable, de crime incoercible, notre existence n'est *possible* qu'en se rangeant à ce commandement, et d'abord en recherchant les conditions de son écoute et de sa formulation. »

Cette vérité grecque, que Granel rappelait en novembre 1990 lors d'une conférence à New York, sous un titre volontairement provocateur : *Les années 30 sont devant nous*¹, en soulignant que « divers craquements dans notre époque la plus récente », ouvraient « de nouveau notre oreille » à « ce commandement », a pris brutalement un relief et une résonance particuliers, onze ans plus tard, le 11 septembre 2001. Ayant définitivement tiré sa révérence un an auparavant (Granel est mort le 10 novembre 2000) il n'a pas été le témoin de cet événement, mais cela met en évidence le caractère intempestif de sa pensée, car il n'eut de cesse de nous mettre en garde contre les conséquences d'un monde soumis à *l'illimitation croissante de la Production*.

« Ce qui est inquiétant pour les démocraties, c'est qu'elles sont liées à un corps productif, elles *sont* un corps productif dans *une inexistence politique*. Ce qui implique qu'elles sont à la merci de quiconque agitant une transcendance, une grandeur ».²

¹ « Les années 30 sont devant nous » conférence prononcée en anglais, à la *New School for Social research* de New -York en novembre 1990 est publiée in *Etudes*, Galilée, Paris 1995.

² Faculté de Toulouse : cours du 6 décembre 1988. Granel précisait dans ce même cours : « Une cité qui n'est qu'un corps productif n'est-elle pas destinée à nourrir des illusions et à mourir ? ... Les apôtres étaient douze, et deux cents ans plus tard l'empire de Constantin s'est converti au christianisme, parce que l'empire romain était un grand « corps », une « matière », qui s'est laissée christianiser. ».

On pourrait faire le même genre d'analyse par rapport à ce « grand corps productif » qu'est l'empire américain - et par contre coup tout l'empire occidental - qui a failli s'effondrer tout à fait sous les « subtilités » de quelques « produits financiers »...

Il n'était pourtant pas évident, en ces années-là, de s'inquiéter pour le genre de phénomènes qui hantent aujourd'hui notre quotidien. Nous n'imaginions ni le terrorisme islamiste, ni la « crise » financière de septembre 2008 : crise par excellence de l'infinitisation d'un corps productif - véritable morceau appliqué de l'enseignement de Granel - une infinitisation par « raffinement », au sens humien, de « produits » financiers de plus en plus subtils ou abstraits³. (Il n'y a rien d'étonnant à ce que tant d'abstraction finisse par faire des « bulles »...). Mais en cette fin des années 80, les signes d'épuisement du monde moderne étaient moins « explosifs », si j'ose dire (eu égard au terrorisme) et les phénomènes *monstrueux* des années 30, comme le montrera la conférence de New York, *semblaient* définitivement derrière nous.

« Triomphent partout le marché et la Liberté : Freedom !... » ironisera Granel quelques années plus tard, dans une interview sur France Culture, même si à ce moment-là (début 96) les « divers craquements » de l'époque avaient déjà pris la forme de la montée de l'intégrisme islamiste, comme il le fait remarquer dans cette émission. ⁴Ce qu'il rattachait, non pas du tout à des questions de religion ou de civilisation, mais bel et bien à « l'épuisement du possible moderne en tant que logique de l'infinité », dont « les ruptures fascistes, nationale-socialistes et stalinienne constituaient déjà une première manifestation » : une manifestation « du blocage du système des idéalités infinies. » Ainsi qu'il l'avait développé, précisément, dans cette conférence de New York.

Car, y expliquait Granel :

«... la «*puissance* du rationnel»⁵...qui n'est certes pas une puissance des Ténèbres (l'un de ses noms est au contraire «les Lumières»), se change en pur et simple *pouvoir* étendant sur

³Cft : Gérard Granel : David Hume : le cynisme de la production, in *Ecrits logiques et politiques*, Galilée, 1990. Selon Granel, Hume « ...est d'une précision et d'une obstination confondantes dès qu'il s'agit de produire l'analyse des phénomènes fondamentaux de la production britannique, c'est à dire de celle qui figure la détermination ontologique de l'activité moderne : l'infinité. Hume dit « luxe », « raffinement »... »

⁴Pour écouter l'émission, se reporter à la rubrique audio du site Granel Granel (gerardgranel.com)

⁵ « Comme dit D. Janicaud », précise-t'il : *Etudes*, ouvrage cité, p.81

toute finitude la nuit d'un asservissement sans mesure...»/... /« On concevra sans peine qu'une puissance qui se change en pouvoir pur et pour laquelle miroite l'imaginaire de la totalisation annonce, dans le système qu'elle domine, d'inévitables « craquements, je veux dire : prépare toutes les révoltes. »

La question n'est pas, néanmoins, précisait Granel :

«... de faire croire que l'histoire de la raison suffit à rendre raison de l'histoire, et qu'en somme je me dirige vers un néo-hegélianisme qui se serait simplement doté de quelques moyens d'analyse de style heideggerien d'une part et de quelques outils épistémologiques d'autre part.. Il ne s'agit cependant de rien de tel, même s'il est admis ici en effet que l'infinité du sujet est l'un des foyers du monde moderne. Pareillement, en ajoutant aussitôt que le second foyer de ce monde consiste dans l'infinité du Travail-Richesse je n'entend aucunement dire que la production économique est le seul moteur de toute réalité moderne, y compris celle de son système d'idéalités. Pas plus de marxisme, donc, que d'idéalisme ni de mixte des deux.
/.../ Le problème ... ne réside pas dans le simple fait de l'accélération de l'infinité : le problème apparaît seulement où la production n'est plus possible qu'à la condition d'*incorporer* le leurre d'une infinité en acte , autrement dit celui de la totalité-en-soi, *dans* son développement réel. A partir de ce moment, où le bouclage métaphysique de sa logique devient indispensable à son fonctionnement effectif, la production est contrainte (quelles que soient par ailleurs ses intentions et ses représentations explicites – par exemples morales) de *dévoré* pour ainsi dire toute limite, interne ou externe.

Pour commencer par le commerce au sens propre, il ne devient pas « commerce mondial » simplement parce que, depuis les Grandes Découvertes (Cristoforo Colombo, Amerigo Vespucci, Magellan, Marco Polo et consorts), il s'étend de toute part sur le monde ; il ne devient commerce *mondial* en un sens essentiel que lorsque toutes les composantes du commerce (prix des matières premières, coût du travail, coût du transport sous toutes ses formes, changement incessant des méthodes techniques, ouverture de nouveaux marchés, système monétaire, réglementation juridique, etc.) premièrement deviennent de plus en plus des facteurs interdépendants, et deuxièmement sont déterminées chacune au niveau mondial. Plus encore : l'expression « commerce mondial » (mais sans doute est-ce le moment de parler de lui dans sa langue, l'américain, en effet plus révélatrice de ce qui est en cause), disons donc : l'expression *World-Trade* achève d'acquiescer sa pleine signification ontologique lorsqu'elle ne signifie plus seulement que l'extension du commerce aux dimensions du monde est devenue l'*essence* même du commerce, mais encore ce fait étrange que « le monde *est* commerce ». Ce que cela veut dire, c'est que toute réalité (non seulement dans la « sphère » de la production commerciale, mais aussi dans les « sphères » politique, intellectuelle, artistique, éducative, etc. – et jusque dans « la sphère religieuse »), toute réalité *ne peut tout simplement pas être* sans être soumise au commerce, sans entrer dans une logique commerciale. Cependant le caractère abstrait et infini de cette logique désormais agissante en toute activité humaine comme le « côté commercial » de celle-ci, n'ayant rien à voir avec les caractéristiques intrinsèques et les besoins essentiels des diverses

sphères d'activité que je viens de mentionner, il y arrive ce qu'Aristote avait déjà compris qu'il devait nécessairement arriver si l'on mêlait ne serait-ce qu'une goutte d'infinité à ce qui est fini par essence : sa disparition par infinitisation galopante.

Le titre que j'ai choisi⁶ veut que nous nous bornions à voir comment un tel destin se réalise dans la sphère dite « politique ». Il se réalise dès le moment où le caractère transcendantal du souci politique – disons : être responsable de l'être-en-commun en tant que tel et en totalité – devient « moderne » au sens *achevé* de cette détermination historique. C'est-à-dire lorsque est atteint le moment où la société, définie comme corps productif, est capable de « courber » la responsabilité politique elle-même (au sens du « *to curb* » humien). Dès lors les « valeurs morales », même si elles sont invoqués (et dieu sait qu'elles le sont ! c'est précisément un symptôme de paralysie éthique que le déchaînement des moralismes de toute obédience), même si un cri de revendication pour plus de liberté ou de justice s'élève toujours, et peut-être plus fort que jamais, parmi les citoyens, même si enfin de telles valeurs (pourquoi pas ?) inspirent effectivement les politiciens - dès lors donc elles ne sont pourtant plus capables de gouverner une réalité primitivement et ultimement dédiée à la « production ». Ou plutôt les exigences morales elles-mêmes ne peuvent être réellement « efficaces » qu'à l'intérieur de l'horizon de la réalité moderne en tant que réalité productive. Le souci politique, par exemple, envers le travail et les travailleurs est confiné à des préoccupations telles que la baisse du taux de chômage et/ou l'accroissement de la

⁶ « Les années trente sont devant nous (Analyse logique de la situation concrète) »

formation professionnelle, sans jamais pouvoir atteindre, encore moins transformer, la réduction de tout travail (y compris le travail intellectuel) à une simple dépense de force de travail. Cette dernière expression n'est pas seulement une expression de Marx en tant que critique de l'économie politique, elle désigne le fait que, dans sa détermination moderne achevée, le travail n'offre plus aux « forces essentielles de l'homme » (en langage marxien), au « *Dasein* dans l'homme » (en langage heideggerien), la possibilité de s'investir et de se déployer en lui.

On ferait une analyse semblable, il va sans dire, à propos du système éducatif, du secteur culturel (expression dont je vous laisse savourer l'horreur), de la dégénérescence de la fonction politique en techno-bureaucratie d'une part et en gang démagogique de l'autre, de l'information en formation collective à l'Informe comme tel, de la justice en auxiliaire de la police, etc. etc. L'important est, encore une fois, dans le fait qu'à travers tous ces phénomènes un même moment historial se réalise et se dissimule à la fois, qu'on pourrait peut-être nommer *l'invagination de la totalité*, le besoin « *to keep everything under control* ». Dès lors on peut concevoir ce qui s'est produit en Allemagne dans les années 30 comme une sorte de maquette ontico-ontologique de ce qui nous menace ontologiquement tout court, sans tomber pour autant dans aucune confusion ni extrapolation naïve. »⁷

Même si cette conférence a été prononcée pour la première fois il y a 18 ans, à une époque donc, où les « menaces » n'avaient pas encore pris les formes concrètes que nous connaissons aujourd'hui (notamment cette nouvelle guerre

⁷ Cft : *Etudes*, ouvrage cité plus haut p.81 à 85.

dans laquelle nous a plongé le terrorisme islamiste, ou encore, en ce moment, le krach financier qui nous replonge dans le spectre de la crise « des années 30 » avec les terribles dérives pouvant en résulter) la question n'est pourtant pas ici pour moi, de mettre en avant chez Granel des qualités qui relèveraient d'un art de la « divination ». D'autant plus que Granel nous prévenait lui-même contre une telle mésinterprétation : « l'Avenir comme on sait n'a pas de figure. Aussi l'interrogation qui le concerne ne doit-elle jamais se comprendre comme un quelconque effort de divination de “ce qui pourrait bien nous arriver” » écrivait-il⁸. Mais ce qui me paraît important est de s'attacher à la façon dont pensée et politique ne sont pas séparables dans ses écrits et son enseignement, c'est-à-dire comment sont à prendre et comprendre ensemble *le logique et politique* (« le logique » au masculin, ou « la logicité », comme il disait aussi, *n'ayant rien à voir* chez Granel avec la Logique au sens métaphysique, mais fait signe au contraire vers « l'autre commencement de pensée » heideggerien).

Granel précisait sur la quatrième de couverture des *Ecrits logiques et politiques* :

« La question politique (ou comme on préfère dire ici, archi-politique) ne s'ajoute pas de l'extérieur à cette interrogation sur la logicité. Par l'aspect historique de cette dernière, elle est en effet *déjà là* lorsqu'il s'agit de repérer sur les coordonnées de la Présence et de la Production la situation ontologique de ce que l'on dévoile comme l'âme du monde moderne... »⁹

Autrement dit la question pour nous occidentaux, aujourd'hui plus que jamais, est de répondre au commandement *de limitation* grec : « ...*d'abord en recherchant les conditions de son écoute et de sa formulation* » (comme nous le citions en commençant.)

⁸ *Etudes*, ouvrage cité, p72.

⁹ *Ecrits logiques et politiques*, Galilée, Paris, 1990.

Car la question « *que faire ?* » - que l'on ne peut pas manquer de se poser quand ça va mal – n'a jamais pris chez Granel, malgré la conscience aiguë de l'imminence du danger, la forme d'une action, de ce type d'action « qui se dessèche dans une volonté d'effet, suivie d'un effacement historique à brève échéance ».¹⁰ Même si certains textes, certains « Appels », *donnent l'impression* que passer à l'action était quelque chose qui « le démangeait »¹¹....

Granel aurait pu aussi « monter au créneau » en faisant des apparitions sur les plateaux télé, par exemple, comme le firent certains philosophes de sa génération, notamment Derrida. (Lequel, dans la description qu'il fait de Granel, nous donne à regretter que nous n'ayons pas de traces télévisuelles de cette formidable personnalité. Ainsi , écrivait Derrida : « Il y a toujours eu, pour moi, de la hauteur chez ce grand que fut Granel /.../ Je me suis toujours senti, devant lui, roturier de la culture française et de la philosophie en général. Chaque fois qu'il m'a montré qu'il ne me voyait pas ainsi (ce qui fut assez souvent le cas, pour ma chance), je me sentais bêtement gratifié, honoré, racheté même, élevé, hissé...¹²).

Mais au lieu d'occuper la scène médiatique, alors qu'il avait tous moyens pour le faire, Granel est volontairement demeuré en retrait : « l'avenir appartient aux anciens philosophes et non pas aux *nouveaux philosophes* » nous disait-il lors d'un cours de 1977, alors que « B-H-L » et consorts mettaient le monde de l'intelligentia et des médias en émoi...

Et de fait, bien qu'il fut de plain-pied avec les questions de l'époque, Granel retournait inlassablement sur les textes de la tradition, il retournait sur le chantier « pour forger des outils phénoménologiques, pour dés-enfourir »...Il

¹⁰ Gérard Granel, (reprenant ici la critique de l'action par Heidegger dans le début de la Lettre sur l'humanisme) : *Entretien avec C. Dubois et D. Neveu*, Alidades, automne-hiver 1982

¹¹ Notamment : « Appel à ceux qui ont affaire avec l'université/ en vue d'en préparer une autre » : *De l'université*, T.E.R 1982. Mais, comme le montre très justement Christofer Finsk, le but de l' « Appel », est avant tout de « créer une menace dans l'ordre symbolique », Granel ayant bien retenu la leçon des déconvenues de l'engagement de Heidegger. Cf : *Le De l'Université de Gérard Granel* in Granel, *l'éclat, le combat, l'ouvert*, Belin 2001 p. 230

¹² Jacques Derrida : *Corona vitae*, in *Granel, l'éclat, le combat, l'ouvert* . Belin, 2001

endurait « l'obscurité de la pensée ». Ainsi commentait-il dans un cours de 1978 : « Une pensée n'est jamais maître de sa ressource fondamentale. Cela entraîne quoi ? Quand une pensée endure plus ou moins la non-écriture ou l'écriture en retrait, cela implique qu'une pensée endure l'obscurité qui lui donne force ». Et il écrivait en juin 1969, à propos de Heidegger :

« Heidegger, à qui *tout le monde* doit la lumière qu'il peut posséder aujourd'hui sur ce qui figure notre destin, c'est à dire sur la clôture de la philosophie occidentale, est peut-être le seul qui trouve encore cette lumière obscure et ne la confonde pas avec un fait de culture. Quand chacun est passé à autre chose, lui s'enfonce dans le retrait, et cherche l'accomplissement du retrait.

Et cela ressemble, bien entendu, à une retraite. « Pendant ce temps-là » on présume que « se fait » ce que l'on imagine être l'« histoire », et l'on somme la pensée de se montrer présente, et par là justifiée, au milieu de ces événements importants. Mais elle n'y est pas : on ne peut surprendre Heidegger ni dans les congrès, ni dans les « semaines » ni dans les manifestes, ni dans les tribunaux de l'intelligentia européenne. Où est-il ? Il est sur le chantier de *Sein und zeit*, sur le chantier qui ré-ouvre encore l'inter-ruption de *Sein und Zeit* et *Zeit und Sein*.

Mais non pas alors « perdu dans son œuvre », au contraire travaillant , et travaillant seul, à maintenir ouvertes dans le retrait où elles sont l'histoire et l'écriture, qui pour chacun entre-temps sont devenues de simples instruments au service de diverses entreprises, et il importe fort peu que celles-ci soient plus ou moins chrétiennes ou plus ou moins marxistes ¹³. »...

¹³ Gérard Granel : Remarques sur l'accès à la pensée de Martin Heidegger, in *Traditionis traditio* , Gallimard, Paris 1972 p.152.

Ainsi, par exemple, dans l'après crise financière de septembre 2008 (si tant est que nous puissions dorénavant déjà la considérer *derrière*) il est à craindre qu'à côté des penseurs qui travaillent, comme toujours, dans le retrait « à maintenir ouvertes l'histoire et l'écriture », il s'en trouve aussi pour *utiliser* la philosophie « comme simple instrument » au service de diverses idéologies, et que l'on voie notamment réapparaître sur la scène publique des philosophes marxistes, ragaillardis par ce coup d'arrêt de l'ultra-libéralisme.

Or « L'heure n'est plus d'entrer (y apporterait-on, et de la meilleure foi du monde, un « supplément » rénovateur, re-radicalisateur, re-constructeur, etc. : cette vaine tentative de rebondissement affecte *toutes* les « familles politiques ») dans le jeu politique réel sous aucune forme. » écrivait Granel. Mais au contraire il s'agit, précisait-il sans ambiguïté :

« ...d'*aggraver* le retrait du politique, en faisant voir, par description et analyse conceptuelle, *comment* sont prisonnières d'un même bouclage du possible (et d'un possible épuisé), au sein duquel elles sont solidaires bien au-delà de leurs « différences », les formes libérales, sociales-démocrates et paléo-marxistes* d'action et d'analyse, et *pourquoi* elles se retournent aussi bien en autant de formes d'impuissance et de cécité. »¹⁴

¹⁴ *Ecrits logiques et politiques*, Galilée, Paris 1990, p.334.

*Concernant le libéralisme Granel a montré notamment, comment il est, avant même sa formulation *économiste* par Adam Smith, mis à plat, en quelque sorte, par le *philosophe* David Hume, très utile « à qui veut aujourd'hui combattre l'évidence du système de la modernité (dont pourtant il fait le panégyrique avec un cynisme tout britannique)... » Cf *Ecrits logiques et politiques*, ouvrage cité plus haut : p299. Quant aux « paléo-marxistes » Granel rappelait comment dans *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* de Simone Weil « se trouvent battues en brèche dès août 1933 par la philosophe française les explications « marxistes » du système bolchévique – non seulement celles qu'il donne de lui-même, mais celles aussi bien que produit la critique trotskiste. ». « Si l'on joint à ces analyses, ajoute Granel, dans ce même texte, celles que Gramsci, à la même époque, poursuit dans sa prison, soit sur le plan philosophique dans sa critique de Boukharine, où se trouve dénoncé le caractère métaphysique (et donc « idéaliste ») du prétendu « matérialisme dialectique » aussi bien que la dégénérescence socialisante de la pensée marxiste de l'histoire, soit sur le plan politique dans sa polémique avec Bordiga sur les syndicats et les soviets, on en conclura que dès les années 30 l'aveuglement n'était pas aussi complet... » Cf : *Etudes*, p.70.

C'est pourquoi, selon lui : « ...le bon usage de la philosophie – ou plutôt son propre devoir – n'est pas d'exercer le soupçon ni de faire tomber directement sur des réalités le couperet du jugement moral. Son rôle me paraît plutôt, ici comme partout, disait-il, de se montrer capable d'endurer le « questionnement » et de dévoiler les formes logiques dont relèvent les *realia*, ce qui suppose aussi que le sens ontologique de ces formes ait été saisi et explicité. »¹⁵

Aussi était-il loin, malgré ses analyses critiques, d'inviter, comme on l'entend à peu près partout en ce moment, à « moraliser » le capitalisme, à le « réguler ». Comment régulerait-on ce qui est *par essence* hubris : démesure, processus infini d'accroissement - cette fameuse « croissance » condamnée à perpétuer, que l'on s'enrage à faire tourner dans son invivable et inévitable *over-plus* ?¹⁶

Le « *plus* » étant précisément comme Marx l'a montré (le fameux : A M A'), le carburant qui fait tourner ce moteur à propulsion infini : le non moins fameux « moteur de la croissance ». Ou bien encore, le *plus* est comme le domino premier d'un effet domino qui, comme nous venons d'y assister fonctionne aussi bien dans un sens que dans l'autre, ce qui ne fait que confirmer le rouage et ce pourquoi d'ailleurs, les états avaient laissé faire, tant que le sens était le bon ! Après quoi on fait de la *réparation*, pour remettre sur les *mêmes* rails du *même* processus infini, *la même* immaîtrisable machine.

Granel, lui, invite plutôt la pensée à *faire paraître cette Abstraction*, cet « Impossible en marche » sous le Totalitarisme duquel nous sommes prisonniers, enrôlés sans même le voir : « Substance automatique » disait Marx...

Ou encore comme cette : « maquette cybernétique, (par *cheks and controls*, déséquilibre et rééquilibre) montée par Hume il y a deux cent trente sept

¹⁵ *Ecrits logiques et politiques*, ouvrage cité p.325

¹⁶ Toupie infernale, qui creuse, en tournant de plus un plus vite et de plus en plus fort, l'écart des extrêmes, à chaque bout. Ou plutôt comme s'il s'agissait de serrer la vis d'un côté, pendant que ça « dévisse » de façon délirante de l'autre. Soit une paupérisation de plus en plus grande et, du *même* mouvement, les délires d'enrichissement de l'autre. Il y a quelque chose dans ce *mouvement* qui est déglingué - ou « dégonde »...

ans, <qui>continue à ronronner comme le véritable moteur de notre histoire présente. » ainsi que le montrait Granel.¹⁷

Soit ce que le krach ou la « crise » financière vient *une fois de plus* de révéler, à la façon dont l'outil cassé révèle, pour heidegger, l'« outilité » de l'outil.

Et quand on aura réparé (ce que l'on ne peut dans l'immédiat que souhaiter, car dans le « gouffre » ou le chaos, on ne peut plus augurer de rien mais seulement être soumis aux dangers des dérives, qui peuvent être terribles, comme nous ne l'avons pas oublié) quand ça repartira, si ça repart, « ça repartira comme en 14 !... », autrement dit *de plus belle*... jusqu'au prochain blocage ! Inévitable.

Système ubuesque que Granel décrivait il y a vingt ans :

« Ce n'est pas pour rien, en effet que, dans sa phénoménologie de l'argent (car c'en est une, il devient urgent de le reconnaître), Marx ne confond l'argent de la Forme-Capital (le capital dans son essence, ou comme il dit dans « sa formule développée ») avec aucune des trois espèces de « capitaux » qui forment le « capital » financier, le « capital » marchand et même le « capital » industriel. Le Capital proprement dit n'est réductible en effet à aucun des trois, ni à leur simple collection, bien que ces divers types de capitaux demeurent toujours les formes d'apparition sous lesquelles il se manifeste. S'il s'appelle la Forme-Capital, c'est parce qu'il ne s'agit pas là de sa forme apparente à la surface du marché, mais de *cette* forme qui est le « phénomène au sens de la phénoménologie », autrement dit la loi d'essence qui régit les apparences et qui, étant « forme » au sens cette fois du formel logique, ne saurait apparaître.

¹⁷ Gérard Granel, David Hume : le cynisme de la production, in *Etudes*, ouvrage cité.

Le Capital « lui-même » est très exactement la loi de capitalisation croissante des capitaux réels, auxquels il est fondamentalement indifférent, sauf sous les aspects et dans la mesure où ils s'offrent comme une matière indéfiniment modifiable, pour ainsi dire « modelable » à volonté, pour cette puissance de bouleversement infini qui se dissimule sous le terme modeste, quasi philanthropique, de « production de la richesse ».

Le bouleversement constant de toutes les formes d'apparition de la richesse en son sens moderne par la Forme-Capital qui en est l'essence se « manifeste » cependant elle aussi (j'y met des guillemets, parce que c'est aussi bien un des modes de sa dissimulation) sous l'aspect par lequel la forme industrielle envahit et bouleverse les deux autres formes apparentes, c'est à dire le commerce et la finance. Cette dernière commence en effet à se concevoir comme une industrie, qui propose fièrement (elle y voit en effet, et à juste titre, le signe même de sa « modernisation ») ce qu'elle appelle elle-même des « *produits financiers* », évolution interne qui facilite sa propre « orientation vers la production » et sonne le glas des illusions jalousement entretenues par « la Banque » d'autrefois, prisonnière et gardienne à la fois de la « magie de l'or ». En quoi la finance ne fait que suivre une voie dans laquelle le commerce s'est depuis longtemps déjà engagé et où elle était obligée de le suivre. C'est une évolution déjà ancienne, en effet, et qui va bien au-delà de la prolifération « soudaine » des super-, puis des hyper-marchés (en attendant les « super-hyper »), que celle par laquelle le commerce, déjà mondial par essence, est en passe de devenir aussi un *objet* de la production moderne. Celle-ci ne cache même

plus en effet son ambition de *produire* le commerce lui-même, si ubuesque que cette formulation ait pu paraître il y a encore peu de temps. (Et peut-être doit-elle être retenue en effet, mais pour d'autres raisons que la courte-vue des théories économiques de plus en plus rapidement obsolètes : retenue comme *signe* existential-historial de notre être au monde - pauvres nous !). L'idée d'une production du commerce lui-même est cependant manifestement ce qui réunit à la fois le contrôle des matières premières /.../.le contrôle des tarifications au niveau mondial /.../ la dis-location des unités de production elles mêmes.

/.../ce n'est pas un hasard, pour en revenir à Ubu (j'ai désormais la ferme intention, vous l'aurez compris, de ne plus perdre de vue ce personnage emblématique), si Max Ernst, dans l'une de ses peintures « résolument modernes » (pour parler comme Rimbaud – et je ne serais pas étonné que Wittgenstein doive son idée de « roue tournant à vide » à l'une des impossibles machines inventées par le peintre plutôt qu'à sa formation d'ingénieur, consacrée au contraire à ce qui est mécaniquement possible), ce n'est pas un hasard si Max Ernst n'a représenté Ubu ni comme « le Père » Ubu, ni comme Ubu Roi, mais bien *sous les espèces d'une usine*, toute en brique avec sa cheminée, la toile étant intitulée : Ubu *Impérator*. Car même si le véritable *Impérium* revient là aussi à la Forme-Capital et à elle seule, même si c'est elle qui préside au perpétuel bouleversement de la réalité industrielle comme à celui de la finance et du commerce, il reste que la marchandise est d'abord *produite*, et qu'en ce sens la richesse se forme d'abord à l'usine. C'est donc sur le site de la production industrielle que nous devons retracer

en premier lieu cet entrelacs de la technique moderne et du capital par lequel nous avons défini le monde moderne. »¹⁸

« Nous avons donc, me semble-t-il – disait-il, à la même époque – un choix et un seul : ou bien poursuivre, jusqu’au sein des questions morales et donc, au premier rang, des questions politiques, l’idéologie de l’industrie, de la science et d’une trop humaine humanité (ce qui à mon sens, signifie à la fois un manque à penser et une défaillance éthique), ou bien tâcher d’inventer, ici comme ailleurs, l’écriture de la finitude ». ¹⁹

Car « ... que nous existions encore un peu autrement que comme des euros-français à côté des euros-dollars et des euro-chèques, ou que tel soit déjà notre unique mode d’être... »²⁰ la question qui se pose, ou plutôt le questionnement (archi)politique de Granel, n’est pas du tout *encore plus* politique que la politique ne l’aurait été jusque-là, mais elle consiste, bien au-delà à :

« ...conspirer à la libération du possible. Du possible en tant que tel. Du possible tout court. C’est à dire du Logique. Prémisse à toute libération du moral et du politiques en *leurs* possibilités. »²¹

Si l’on s’en montrait capables, alors la « crise », serait un vrai coup d’arrêt pour « un autre commencement ». Mais ça ne se décrète pas. « Conspirer à la libération du Possible c’est à dire du Logique » (puisque c’est de cela dont il s’agit), se fait d’abord par le difficile et lent travail de déconstruction de la métaphysique . Ainsi «...la phénoménologie déconstructrice des époques « change le monde », disait, Reiner Schürmann, parce qu’elle révèle le dépérissement des principes ». Et il montrait comment « Heidegger met fin à la recherche spéculative d’un fondement pour l’agir. Mais il répond bel et bien à la

¹⁸ Gérard Granel : *LA PRODUCTION TOTALE* texte inédit, publié post-mortem in Granel, l’éclat, le combat, l’ouvert Belin, Paris 2001

¹⁹ *Ecrits logiques et politiques*, ouvrage cité, p.325.

²⁰ Idem p.284

²¹ Idem p.381

question « Que faire ? » et plus qu'incidemment.»²². « S'il y a une incidence pratique de la pensée heideggérienne, poursuivait-il, elle s'inscrit dans ce que dès 1927 il appelait la « déconstruction » (*Abbau*) de l'ontologie.²³ ».

Il n'en va pas autrement pour la pensée de Granel. C'est pourquoi il s'attachait si patiemment, et si longtemps, à « lire » les grands textes de la tradition, *et d'abord en cours* - ce qui lui valu la remarque amusée de son ami, le poète Michel Deguy, concernant un « certain attardement universitaire »... Et en effet, disait Granel, « Je crois qu'aujourd'hui la seule façon d'être fidèle à Heidegger n'est pas d'être « heideggérien ». En travaillant, par exemple, à augmenter de futures études heideggériennes qui vont fatalement nous tomber sur le poil. Bien plutôt, il faut croire suffisamment à la problématique sur le sens de l'Être, à celle de l'*Ereignis*, de l'*Austrag*, et à la limitation possible de la forme métaphysique de la pensée, pour la poursuivre. D'abord en lisant – en cours comme il l'a fait - quiconque de la tradition : Leibniz, etc. Et, par exemple, il n'a pas lu Marx – on ne va pas en conclure que Marx n'est pas un penseur... Mais on peut lire Marx comme Heidegger lit Leibniz. .. »²⁴)

Je ferais donc pour conclure, une dernière citation de Granel :

« En d'autres termes, le mordant de la pensée-Marx (je veux dire ce par quoi elle mord effectivement sur les réalités) tient entièrement au caractère philosophique de sa démarche, dans la mesure où ce caractère philosophique trouve lui-même sa règle dans un sûr instinct logique. C'est donc encore d'elle, à condition d'élever autant que faire se peut cet instinct à un certain savoir, à un certain degré d'élucidation (jamais sans reste) de ce qui le

²²Reiner Schürmann : *Que faire à la fin de la métaphysique ?* Cahiers de l'Herne / Martin Heidegger, p.354

²³ Schürmann précise en note que « Le mot « déconstruction » n'est donc pas originellement, comme on le pense souvent « l'excellente expression de Derrida » (note 2 p. 366)...

²⁴ Entretien avec Gérard Granel / C. Dubois et D. Neveu, ouvrage déjà cité.

rend *sûr*, par conséquent non sans l'aide de travaux* entrepris sur des corps textuels autres (mais non pas « tout autres » ni « tout simplement autres ») que le corpus marxien, les uns plus anciens (comme, au moins, Kant), les autres plus récents (comme éminemment, Heidegger et Wittgenstein), par conséquent aussi non sans critique des traductions chez Marx lui-même de cet instinct logique en un savoir métaphysique simplement retourné – c'est donc encore de cette pensée que peut provenir la compréhension d'un a-venir pour l'histoire elle-même autre que la gestion indéfiniment reconduite de l'anhistorique comme tel.

Q'on ne croie pas trop vite voir poindre ici une ultime version du « si les philosophes ne sont rois, ou les rois philosophes... ». Car nous ne disons pas que l'avenir lui-même, mais seulement la *compréhension* de l'avenir dépendra (dans l'avenir) de celui que la philosophie (si elle ne renonce pas) saura se donner à elle-même à partir de la conjonction des pensées que nous venons de nommer. Les sujets réels « qui viennent » (s'il en vient) seront bien entendu les peuples, tels qu'ils ressortiront des efforts de l'humanité (si elle consent à de tels efforts) pour exister autrement qu'elle n'existe en tant que peuple de la production (entendez : en tant que peuple que *s'est* donnée la production.) »²⁵

Nicole Raymondis, septembre/octobre 2008

²⁵ Gérard Granel, *Ecrits logiques et politiques*, Paris, Galilée, 1990 p.338.

* « Je dis des « travaux », précise Granel en note, laissant « travaux » aux universitaires, comme les peintres disent les « ciels », laissant les cieus aux prédicateurs chrétiens.